Zeitschrift: Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]

Herausgeber: Schweizerische Verkehrszentrale

Band: 33 (1960)

Heft: 1

Artikel: Gaîtés de l'hiver suisse

Autor: Budry, Paul

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-776646

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Gaîtés de l'hiver suisse

Par Paul Budry

Eismeer. Dans l'épaisseur de la Jungfrau, truquée comme un Gibraltar des mers éthérées, la rame emporte vers les 4000, en ronronnant contre sa crémaillère, sa cargaison d'acajous de planeurs, de lattes d'hickory, de chiens esquimaux, et d'androgynes en petite tenue bleu police. Eismeer, stop! Au fond d'une cavité latérale une baie s'ouvre sur le vide, un œil-de-bœuf, désespéré, énorme, qui vous aspire automatiquement hors des voitures, et vous plaque soudain devant la panique glaciaire. Vous surplombez un effroyable cassage de vaisselle, pendu en porte à faux, sur lequel le simoun alpestre promène en sifflotant ses spirales de neige. Droit à vos pieds, une aimable galerie de crevasses, toutes gueules béantes, semblent réclamer leur dîner. Chaque train leur envoie en effet un lot de skieurs par un curieux puits en tire-bouchon qui s'enfonce ici près, et sort au pied de la paroi dans la fosse des monstres.
Cette fois ce seront deux suaves Anglaises, qu'on dirait tombées de l'écran, et deux de ces guides carrés de Grindelwald, bardés de crampons et de cordes. Mais à l'entrée du puits, avant le sacrifice, les nouvelles Iphigénies ont tiré leurs miroirs de poche, et le tenant contre leurs skis levés, devant cette ultime armoire à glace, procèdent à un soigneux raccord.

Saint-Moritz-Circus. La ménagerie des fourrures déambule entre les boutiques, où s'offrent des orchidées et des lingeries d'été. Les ours, les renards, les léopards et les astrakans vont et viennent de la tour penchée au soleil de carton qu'une municipalité attentive a pendu sur le carrefour d'entrée, en vue des pannes du soleil authentique; puis, donnant le tour du policeman monumental que Londres prête à Saint-Moritz pour la durée de la saison, ils remontent vers la tour penchée. Attention, voici le lion! Il s'en vient nonchalamment couché sur des genoux, dans un traîneau de palace, tiré de quatre chevaux empanachés et crépitants de grelots. Et les ours et les léopards se rangent protocolairement sur son passage.

En marge du ski. Osons le dire: la moitié des plaisirs qu'on prend aux sports d'hiver ne doivent guère au sport. Celui-ci fournit le décor, l'atmosphère, le costume, la compagnie, le code des mains dans les poches, le coup de fouet au sang, en un mot le climat. Mais il suffit pour que la couleur des jours en soit toute changée. Qui disait qu'en ajoutant un rien d'oxygène à l'air que nous respirons tout le monde en perdrait la tête? Les sports d'hiver, c'est ce rien d'oxygène qui vous instille à l'air un mélange hilarant où il faut aussitôt que tout s'amuse et s'amuse de tout. Le français dit excellemment la chose. Il ne dit pas: je vais faire du sport, il dit: je vais aux sports d'hiver, comme on dit: je vais aux courses, à la mer. C'est l'ambiance qui compte.

Dans ces journées sublimes, vous avouerez qu'il y a une minute atroce. C'est quand le soleil, après avoir tiré son bouquet d'adieu tout améthyste et or, choit derrière l'arête, en laissant tout à coup derrière lui un sinistre froid bleu de couteau. C'est dans une de ces minutes-là que dut être inventé le bar, ce bar secourable, aux acajous tièdes, au barman fleuri, aux rangées de drinks cravatés et capsulés de pourpre, aux clubs enveloppants où les héros de la neige sombrent divinement dans une lâcheté sans fond...

Vous avez aussi la pinte. La France a ses cafés, mais la Suisse a ses pintes. La pinte diffère du café en ceci, qu'on est vingt à la même tablée, les coudes dans les coudes, et les surnuméraires assis sur les genoux des bouts de bancs, et que ce chaleureux voisinage vous met singulièrement en humeur et en voix, lorsqu'on est une douzaine de tablées pareilles dans une salle basse boisée comme un coffret. Les défections sont impossibles: il faudrait que celui qui s'en va enlève la tablée d'un bloc. Alors on demeure jusqu'à ce qu'un vague agent de police local, montrant à la porte dans un grand encadrement d'étoiles, ses moustaches pendeloquées de glaçons, lâche la plaisanterie d'usage: «Messieurs, c'est l'heure, nous sommes à demain!»

C'est un fait avéré: les sports d'hiver développent le goût de l'habit. Pendant la journée vous ne rencontrez partout que des accoutrements de trappeurs. Le soir, lorsque l'orchestre embouche pour les blues ses grandes pipes nickelées, et que l'électricien fait jouer sur les nappes son piano de verres de couleurs, tous ces trappeurs sont en plastron, et ces trappeuses en décolleté.
Et cette toilette, quand on y pense, apparaît infiniment plus conforme à la suprême élégance de la montagne sous la neige.

Hockey. Sous l'énorme sunlight diurne, la partie décisive entre bleus et rouges se joue sur le parquet de glace, que les fourrures et les passions du public en folie ramollissent déjà sur les bords. Réfléchi par trois mille paires d'yeux, le puck part avec des déclics de navette, vole de crosse en crosse, puis, fatigué de jongler dans cette rumeur de laminoir, pique dans le ventre d'un gardien cerclé de pneumatiques, qui n'en veut pas et le rejette à la mêlée.

Trois mille poitrines se sont dressées avec un cri d'angoisse, et se reposent en faisant ouf. Du toit des tribunes un speaker annonce l'incident aux écouteurs de Prague, d'Oslo et de Helsinki, et du toit opposé un autre un informe les écouteurs de Paris, de Londres, de Bruxelles. Sur un signe un freshman s'élance, un combattant meurtri quitte le jeu, aussitôt confisqué par des soigneuses en léopard, qui le chambrent dans un cosy de couvertures, et agenouillées tout autour de lui tamponnent ses égratignures de petits mouchoirs ridicules, tandis que s'envenime sous le soleil d'enfer l'escrime des cimeterres de bois.

Kandahar. La pente levée contre le ciel et tuyautée comme un rideau frais fait ici une bosse, d'où un monsieur agité téléphone d'une tour blindée à la centrale des anges, qui lui envoie un à un de là-haut des coureurs numérotés.
C'est un point d'abord qui coule le long du rideau, se perd dans un pli, reparaît, se complète peu à peu de bras, de jambes et de lattes, puis fonce sur vous à l'allure de la chute, en rayant la bosse d'un effroyable coup de varlope. Après quoi ce n'est plus qu'un chiffre échappé d'un livret qui zigzague vers les profondeurs blanches et qui ne vous intéresse plus. Parfois, dans la cadence des passages survient un trou, mais on voit là-haut rouler une petite avalanche et l'on comprend qu'à l'arrivée la liste des nombres sera incomplète. On ira aux nouvelles après le cocktail. Au suivant!

Skijöring. Un brouillard scénique s'est répandu sur le champ de course, d'où le peloton jaillit soudain comme une chevauchée de spectres pour s'y renfoncer tôt après. Au loin, comme une musique d'outre-tombe, la fanfare du village exécute un pas redoublé dans ses cuivres bourrés d'ouate, que le public des tribunes accompagne en mesure en battant la semelle. Puis un haut-parleur aphone annonce le tour du skijöring. Et l'on voit surgir des brillantes ténèbres du brouillard, derrière une pouliche endiablée et fumante le Phaéton sur lattes crispé au palonnier, qui, pour conquérir les tribunes le lâche d'une main et envoie un baiser du bout de son gant blanc.

Tiré de la charmante plaquette éditée par l'Office national suisse du tourisme à la mémoire de Paul Budry – poète du tourisme suisse – mort il y a dix ans.